

De quoi l'anthropologie est-elle le nom ? Pour Claude Blanckaert

Colloque international

Musée de l'homme, 17-19 novembre 2022

Programme

17 novembre 2022

Accueil 9h

Ouverture du colloque 9h15

Anne Rasmussen (EHESS, CAK), **Jean-Jacques Bahain** (MNHN, HNHP)

Introduction 9h30

W. Feuerhahn (CNRS, CAK), **A. Hurel** (MNHN, HNHP), **S. Reubi** (MNHN, CAK)

Session 1 : 10h-12h Présidence de session : R. Mandressi (CNRS, CAK)

10h-10h30 Silvia Sebastiani (EHESS, CRH), *Sciences of man*, preuve et droit dans les histoires philosophiques des Lumières écossaises

En ouverture de son *Treatise of Human Nature* (1739), David Hume fait de la « *Science of Man* » « le seul fondement stable de toutes les sciences », c'est-à-dire la science « capitale » et le « centre » des autres savoirs. Nourrie de la méthode expérimentale de la tradition britannique, cette nouvelle *Science of Man* - le terme « science » est utilisé au singulier - trouve son laboratoire d'observation dans un genre historique inédit : l'« histoire philosophique », selon l'expression qui se forge dès cette période. Le terme « *anthropology* » est encore largement associé au domaine de l'anatomie, et expliqué par le *Dictionary of English Language* (1755) de Samuel Johnson comme « *The doctrine of anatomy ; the doctrine of the form and structure of the body of man* », de manière similaire à la définition que l'on trouve dans *L'Encyclopédie*. La réflexion de ce que l'historiographie a appelé « les Lumières écossaises » se développe en dialogue étroit avec celle des philosophes en France, comme j'essayerai de le montrer.

Comment s'écrit la science de l'homme des Lumières en Ecosse ? Sur quel régime de la preuve repose-t-elle ? Quel est le lien entre la science de l'homme, le droit et l'histoire ? En repartant de l'article de Claude Blanckaert sur « *L'Anthropologie en France. Le mot et l'histoire (XVIe-XIXe siècle)* » (1989), je chercherai à interroger le statut de la preuve dans les sciences de l'homme qui se développent en Ecosse dans les années 1770-1790.

Je partirai d'un constat : les avocats et les juges jouent un rôle tout à fait central dans la vie intellectuelle et politique de l'Écosse après l'Union avec l'Angleterre de 1707, qui établit que le droit écossais, fondé sur le droit romain, reste distinct et indépendant du *common law* anglais. Je chercherai à montrer que celui-ci peut jouer un rôle dans l'élaboration même des sciences de l'homme, dès lors qu'il propose un régime propre d'établissement de la preuve.

10h30-11h Sabine Arnaud (CNRS, CAK), « Des dents ! Humilie-toi, moraliste ! » Du mordant de l'anthropologie au tournant du dix-neuvième siècle

Dans les dernières décennies du 18e siècle, alors que la signification du terme d'anthropologie est loin d'être établie, nombreux sont les médecins et les hommes de lettres à voir dans l'anthropologie une science qui les inclut toutes. Cette association

n'a pas seulement une vertu encyclopédique; elle oblige à penser leur interdépendance et devient un instrument de pensée critique. De Louis-Sébastien Mercier qui propose le plan d'un livre à y consacrer dans son *Bonnet de Nuit* (1786) avant d'en esquiver la rédaction, à Alexandre César Chavannes qui complète l'écriture de treize volumes et publie un *Essai sur l'éducation intellectuelle avec le projet d'une science nouvelle* (1787), les enjeux abondent. Cette intervention vise à proposer une sélection d'usages de l'anthropologie qui en font un questionnement radical sur la nature humaine.

11h-11h30 Jean-Luc Chappey (Université Paris 1, IHMC), Le moment politique de l'anthropologie française autour de 1800.

Le tournant des XVIII^e et XIX^e siècle est considéré comme un moment crucial dans le (long) processus d'institutionnalisation de l'anthropologie française. Si leur statut de « pères fondateurs » de l'anthropologie française peut être discuté, il n'en reste pas moins que les membres de la Société des observateurs de l'homme (1799-1804) comme certains porte-parole de l'Idéologie ou députés républicains du Directoire ont tenté, au croisement des sciences du moral et du physique, de faire émerger un nouveau domaine de savoirs auquel la notion d'*anthropologie* devait donner une cohérence. En nous appuyant sur l'étude des dynamiques politiques et intellectuelles qui traversent les périodes du Directoire à l'Empire, nous voudrions montrer que ce moment particulier d'institutionnalisation de l'anthropologie française s'ancre dans les débats et les luttes autour de la nécessité d'établir un nouvel ordre politique et social en France et en Europe. Pour les contemporains, l'anthropologie n'est-elle pas un moyen de « terminer la Révolution » ?

11h30-12h Discussion

Session 2 14h-18.30h Présidence de séance : C. Laurière (CNRS, Héritages)

14h-14h30 Maria Beatrice Di Brizio (LAS), Les mots *ethnology*, *ethnography*, *anthropology* au Royaume-Uni (1843-1863).

Cette communication portera sur les usages et définitions des termes *ethnology*, *ethnography*, *anthropology* au Royaume-Uni, dans la période 1843-1863, scandée par la fondation de l'*Ethnological Society of London*, en 1843, et par la création de l'*Anthropological Society of London* en 1863. A partir des définitions, identifications et oppositions de ces mots, des institutions et des acteurs qui en ont revendiqué l'usage, il s'agira de préciser les programmes de recherche et les controverses scientifiques dans lesquelles s'engagent les communautés savantes réunies sous ces étiquettes. En suivant le fil conducteur lexicologique, cette communication mettra en évidence le traitement des termes *ethnology* et *anthropology* comme désignations problématiques, au Royaume-Uni, du savoir scientifique sur l'homme.

14.30-15.00 Elodie Richard (CNRS, LIER), *Antropología* : Enjeux politiques et épistémologiques de la définition d'une discipline et de ses objets (Espagne : 1880-1920)

Pour apporter des éléments de réponse à la question « De quoi l'Anthropologie est-elle le nom ? », ma contribution portera sur l'institution de cette discipline en Espagne (1880-1920). Je m'appuierai sur les travaux de Manuel Antón y Ferrándiz (1849-1929), naturaliste formé à l'anthropologie en France (auprès d'Armand de Quatrefages, dans les années 1880), titulaire de la première chaire libre d'anthropologie au *Museum d'histoire naturelle de Madrid* et de la première chaire universitaire (1892), fondateur du *Musée d'anthropologie* (1910). A ce corpus s'ajouteront les travaux de ses disciples

(Luis de Hoyos Sainz, Telesforo de Aranzadi y Unamuno) et de ceux de ses prédécesseurs avec lesquels il reconnaît une filiation (José de Letamendi). La proximité et les écarts avec le modèle institutionnel et théorique français autorise une approche comparative de la définition officielle de l'anthropologie et de son objet (définition de « l'homme »), des pratiques qu'elle recouvre et des usages politiques de ses théories.

Je les appréhenderai tout d'abord, à partir du processus d'institution de l'anthropologie comme discipline, en partant des traités d'enseignement et des programmes de cours, des documents relatifs à la création de la chaire universitaire et du musée, et des essais de classifications des savoirs produites à la même époque par d'autres disciplines (les sciences morales et politiques notamment) et en m'appuyant sur l'apport des recherches de Claude Blanckaert. Cela me permettra d'aborder la concurrence d'une anthropologie médicale spiritualiste (face à l'ancrage naturaliste de l'anthropologie universitaire) et l'enjeu que présente « la dénomination » dans le processus de légitimation d'une discipline nouvelle dans un pays où le catholicisme est une religion d'Etat, et où l'enseignement est soumis au dogme jusqu'au milieu des années 1880. J'évoquerai notamment les formules utilisées, dans ce contexte, pour désigner l'homme (« bimana », « âme incorporée ») et l'espèce humaine (hominidés, règne hominal) et pour aborder des questions aussi sensibles que l'antiquité de l'homme ou les variétés de l'espèce humaine.

Je verrai comment ces subdivisions de la discipline, exprimées par l'usage des adjectifs (anthropologie générale, philosophique et comparée, anthropologie descriptive, préhistoire et ethnologie) éclairent des positions théoriques (dimension toujours métaphysique de la question de l'apparition et de l'évolution de l'homme, fixité des races) et témoignent d'une conception de l'anthropologie comme le soubassement d'une connaissance générale de l'histoire humaine partielle fondée sur des déterminations raciales. L'évolution des programmes d'enseignement et de ces titres et découpages sont les indicateurs de certaines continuités (normalisation internationale des techniques anthropométriques) et des ruptures (disparition de la préhistoire et développement des questions liées à la colonisation, au début du XXe siècle).

Enfin, j'examinerai les conférences d'Antón y Ferrandiz sur la composition raciale de la nation espagnole et de ses colonies anciennes (Amérique précolombienne, Philippines, Canaries) et nouvelles (Maroc). Destinées à un public plus large, ces synthèses anthropo- géographiques permettent d'observer les évolutions des usages politiques des théories anthropologiques et l'intégration de faits culturels et sociaux, à côté de des caractérisations

physiques des populations. Dans le contexte d'une crise nationale liée à la perte des derniers vestiges de l'empire colonial (perte de Cuba, Puerto Rico et les Philippines après la défaite de 1898, face aux Etats-Unis), et au développement de mouvements indépendantistes qui compromettent l'unité de l'Etat (Catalogne et Pays Basque), se développe en Espagne un courant intellectuel et politique dit « régénérationniste » de réflexion sur la décadence de l'Espagne, nation post-impériale, frontière entre l'Europe et l'Afrique. Dans ce cadre, l'anthropologie, en tant que discours sur les origines et l'autochtonie (et en tant que science classificatoire) est mobilisée par les mouvements nationalistes et colonialistes. J'observerai les termes utilisés pour politiser les savoirs anthropologiques, les « adapter » au grand public afin d'apporter une caution scientifique à des projets controversés. J'évoquerai deux exemples de ces usages politiques : d'une part la réfutation, par l'anthropologie officielle, d'une singularité raciale et linguistique basque qui permettrait de soutenir un projet séparatiste, et d'autre part l'appui d'Antón y Ferrandiz au projet « africaniste » de colonisation du Maroc (vers 1910), à partir du postulat d'une continuité raciale et culturelle avec le Maghreb, en

accord avec le développement de l'arabisme en Espagne et la revalorisation du passé islamique.

15.00-15.30 Laetitia Guerlain (Université de Bordeaux/ IUF), De quoi l'anthropologie juridique est-elle le nom ? (France, XIX^e-XX^e siècle)

Cette contribution souhaite, à partir d'un repérage lexicologique, éclairer l'émergence de l'expression « anthropologie juridique », dans les discours des acteurs comme dans les pratiques. Nous tâcherons de cartographier les usages de ce syntagme : controverses définitionnelles, jeux de frontières avec d'autres expressions voisines (ethnologie juridique, ethnographie juridique, etc.), positionnement par rapport à d'autres savoirs, juridiques ou anthropologiques, créations de cours ou de chaires, etc. Elle prendra pour cadre l'époque contemporaine (XIX^e et XX^e siècles).

15.30-16.00 Discussion

16.00-16.30 Pause

16h30-17h Arnaud Nanta (CNRS, IAO), Les objets et enjeux de l'anthropologie japonaise entre 1880 et 1930

La société d'anthropologie de Tōkyō, constituée en octobre 1884 autour de TSUBOI Shōgorō 坪井正五郎, permit d'abord de donner premier un cadre institutionnel à un débat qui avait débuté les années précédentes entre chercheurs japonais et occidentaux concernant la nature ethnique ou « raciale » des premiers habitants de l'archipel japonais. Mais cette société savante, instituée dans les murs de l'université impériale de Tōkyō (fondée en 1877), poursuivait surtout un questionnement ethnographique ancien, remontant à la fin du 18^e siècle, à l'encontre des populations non-japonaises de la périphérie de l'archipel : notamment les Aïnous de l'île d'Ezo (Hokkaidō) où des comptoirs coloniaux avaient été établis dès le début du 17^e siècle. La première « anthropologie » (*jinruigaku* 人類学) scientifique japonaise s'inscrivait ainsi, à la fin du 19^e siècle, à la fois dans un dialogue universitaire déjà mondialisé ainsi que dans un effort d'institutionnalisation de discours administratifs anciens. Comme dans d'autres régions du monde, la discipline évolua au contact des populations colonisées – après 1895 à Taiwan, après 1905 en Corée, après 1914 en Micronésie – qui devinrent ses objets privilégiés comme autant de marqueurs d'altérité. Mais certains de ses acteurs tel TORII Ryūzō 鳥居龍蔵 se tournèrent ensuite, durant l'entre-deux-guerres, vers les régions comparativement moins développées de la métropole, en quête cette fois-ci de « terroirs » jugés être des marqueurs de l'identité nationale que les études du maintenant « folklore » devaient circonscrire. Dans cette présentation, on se propose de dresser une généalogie des cibles et des projets de cette anthropologie, qui furent formulés suivant une certaine évolution sémantique/terminologique, et évoluèrent au fil de ses terrains et « populations-objets ».

17h-17h30 Jean-Hugo Ihl (EHESS, CAK), Une « anthropologie laïque » est-elle possible ? Les anthropologues Mauss, Durkheim, Van Gennep face à leurs collègues allemands et américains (1906-1920)

« Dans les autres pays, en des (sic) matières scientifiques, on n'est pas accoutumé de faire une distinction entre laïques et prêtres, on demande simplement des savants. » (Wilhelm Schmidt répondant à Arnold van Gennep, 1908)

La revue internationale d'ethnologie et de linguistique *Anthropos* a vu le jour en Autriche, en 1906. Son fondateur, le missionnaire et anthropologue allemand Wilhelm Schmidt (1868-1954) l'a pensée comme une vitrine de la « science catholique ». Une façon pour le membre de l'Ordre du Verbe Divin de défendre la compatibilité de la foi et des sciences de l'homme. C'est à un évêque français, Alexandre Le Roy (1854-1938), qu'est revenu l'honneur d'écrire le premier article de ce premier numéro. Supérieur de la congrégation missionnaire du Saint-Esprit, l'homme est un pourfendeur de la « laïcisation » de l'ethnologie. Ses adversaires favoris au lendemain de la loi de séparation des Eglises et de l'Etat ? Emile Durkheim, Arnold Van Gennep, Marcel Mauss ou encore l'archéologue Henri Hubert.

Le ton était donné. La revue autrichienne ne cessera plus de revendiquer, Wilhelm Schmidt à sa tête, une opposition résolue à une telle « anthropologie laïque ». Schmidt et ses disciples enchaînent les accusations : l'anthropologie française est jugée évolutionniste, athée ou encore insensible aux témoignages individuels de la foi.

Cette communication se propose de revenir sur cette controverse fondatrice. Elle a pour but de questionner les différents usages de l'anthropologie par ces deux écoles résolument antagonistes.

Car l'*Anthropos* a suscité, en retour, les critiques des savants mis-en-cause. Ceux-ci goûtaient peu les revendications de scientificité d'hommes affirmant *travailler ad majorem dei gloriam* (pour la plus grande gloire de Dieu). Jusque dans les années 1920, *L'Année sociologique* ou la *Revue des études ethnographiques et sociologiques* ont alimenté cette joute. Les correspondances personnelles de ces savants en portent la trace. C'est ce matériau qui sera principalement mobilisé ici, notamment lorsqu'à partir de 1912, Schmidt va élargir cette *summa disputatio* en y impliquant des personnalités d'autres nationalités comme Alexander Goldenweiser, Wilhelm Wundt, Alfred Radcliffe-Brown, Franz Boas ou en organisant un symposium particulièrement critique sur le « totémisme » chez Durkheim. Faire retour sur ce débat inaugural, c'est, au-delà des significations d'un terme, interroger la présence de missionnaires parmi les instances de l'anthropologie internationale, en particulier de 1906, date de création d'*Anthropos*, à 1920, année de refondation du congrès des américanistes par le trio Franz Boas, Paul Rivet et Wilhelm Schmidt. C'est également comprendre en quoi les croyances religieuses des savants influencent leur perception de la discipline anthropologique.

17h30-18h Alice Conklin (Ohio State University), Anthropology at the First Universal Races Congress, London 1911: The Anti-racist Use of a Racialized Scientific Concept.

The First Universal Races Congress was held in London in 1911. It was called "First" because its organizers anticipated that future ones would be held. However, no second Congress ever materialized, interrupted by the cataclysm of the First World War. Not much studied despite its impressive list of luminaries attending, the Congress's place in the longer genealogy of transnational and multi-racial networks that developed in the twentieth century to fight racism with the tools of *both* social science and political activism deserves to be reassessed. My essay will offer a deep contextualization of the uses of the words "anthropology/anthropological" as these terms appeared in the published proceedings of the Congress, *Papers on Inter-Racial Problems Communicated to the First Universal Races Congress* (London: P. S. King & Sons, 1911).

The Congress was an unprecedented four-day gathering of pacifists, statesmen, scientists and scholars from the four corners of the world, around such themes as inter-racial harmony, the brotherhood of man, and the promotion of peace and

understanding among nations. Its organizers were philanthropists, which meant that all those who attended did so in their capacity as private citizens, even when they occupied official functions. A surprising number of conflicting, and even antithetical, positions were put forward in a dignified way – in a spirit of mutual respect if not always one of mutual intelligibility. Thanks to the diversity of those attending, the Congress provides a superb snapshot of the hopes, possibilities, and dreams for mobilizing “the science of man” to make the world more tolerant at the very beginning of the twentieth century, but also of the participants’ confusingly diverse understandings of the word “race.”

My essay will develop two themes. The first is the privileged place allocated to debating the findings of physical and cultural anthropology as part of a global discussion on the possibility of achieving “racial harmony.” Ignaz Zollschan and Franz Boas were among the most prominent physical anthropologists giving papers, but others trained in anthropometric methods as well as cultural anthropology also presented. A second theme is the very small number of papers presented by French or Francophone nationals presented at the Congress, despite the many prominent French anthropologists and sociologists (among other intellectuals) on the long roster of international “supporters” of the Congress. The meeting was, in fact, a very Anglophone gathering, itself seemingly a reflection of both the sheer size of the British empire and – or so I hypothesize -- the greater comfort in the “Anglosphere” with discussing “race relations” compared to France. The relative absence of the French was all the more remarkable given the fact that the Congress proceedings were published in both English and French. A final goal of my essay will be to show how important a “contact zone” this 1911 meeting was for a subsequent renewal of antiracist activism by anthropologists internationally right before and again after World War II.

18h-18h30 Discussion

18 novembre 2022

Session 3 9h-13h Présidence de session : W. Stoczkowski (EHESS, LAS)

9h-9h30 Emmanuelle Sibeud (Paris 8, IDHES), L'anthropologie en situation coloniale

Le slogan de la fin des années 1960, l’anthropologie comme « fille de l’impérialisme », a imposé l’idée d’une collusion efficace entre anthropologie et colonisation, renforcée au XXe siècle par la constitution de la première en discipline académique de recherche et d’enseignement. Claude Blanckaert a été l’un des premiers en France à inviter les historien-ne-s à sonder cette évidence et à aller au-delà des logiques de réquisitoire pour analyser les liens complexes noués entre anthropologie et colonisation. La vigueur actuelle des appels à décoloniser derechef les sciences et les polémiques passionnées qu’ils suscitent montrent que les travaux qui se sont accumulés de façon foisonnante dans les dernières décennies n’ont pas épuisé cette question, mais plutôt ouvert de nouvelles perspectives pour en débattre.

Cette communication propose de partir d’un inventaire des usages institutionnels du terme anthropologie (en français et en anglais, avec des sondages dans les autres langues) en situation coloniale, c’est-à-dire dans les territoires colonisés et dans les métropoles des empires coloniaux, du début du XXe siècle jusqu’aux décolonisations des années 1950 et 1960. Quels acteurs et quelles actrices revendiquent cette étiquette

? De quelles façons et avec quels objectifs ? Son hypothèse de travail est que cet exercice de topographie, systématique mais bien sûr, non exhaustif, mettra en évidence et invitera à analyser les logiques coloniales d'évitement ou de minoration du terme anthropologie qui ont discrètement participé à sa définition et aux configurations successives du champ des sciences sociales.

9h30-10h Julien Bondaz (Université de Lyon 2, Ladec), "**Révélation de l'anthropologie africaine**". **La mission anthropologique de l'Afrique Occidentale Française et les reconfigurations de l'ethnologie au mitan du 20^{ème} siècle**

La mission anthropologique de l'Afrique Occidentale Française, officiellement nommée « Organisme d'enquête pour l'étude anthropologique des populations indigènes de l'AOF (alimentation et nutrition) », a été créée en 1946 et placée sous la direction du médecin-colonel Léon Pales, sous-directeur du musée de l'Homme durant la Seconde guerre mondiale. Pendant trente mois, le colonel et son équipe mènent une enquête extensive sur les problèmes de nutrition et les pratiques alimentaires, sous l'angle de l'anthropologie physique et de la « raciologie » (les mensurations de près de 15 000 Africains sont relevées dans des conditions parfois violentes), de la médecine, de la psychologie et de l'ethnologie. Pales est ensuite remplacé par le médecin-commandant Jean-Louis Bergounioux. Présentée comme un modèle de la recherche coloniale et largement médiatisée dans les colonies, à travers plusieurs expositions notamment, cette vaste enquête a parfois été comparée à la fameuse mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti. Basée à Dakar, la mission du médecin-colonel Pales est en lien étroit avec l'Institut Français d'Afrique Noire, dirigé par Théodore Monod. A cette époque, l'ethnologie est l'une des disciplines qui connaît, au sein de cet institut pluridisciplinaire, un profond travail de redéfinition qui conduit à la création de deux nouvelles sections, l'une de sociologie en 1952 et l'autre d'anthropologie en 1954, tandis que celle d'ethnologie est renommée section d'ethnographie. Cette communication présentera les conceptions de l'anthropologie défendues par Pales et son équipe et les liens étroits entre la mission anthropologique de l'AOF et l'institutionnalisation tardive de l'anthropologie physique à l'IFAN. On insistera notamment sur la place de l'ethnologie dans la mission (et notamment sur le travail de l'ethnologue Marcel Soret) et sur la taxonomie disciplinaire qui se met en place au sein de ces deux organismes.

10h-10h30 André Delpuech (MNHN, CAK), **Quelle anthropologie dans quels musées avec quel nom ?**

Musée d'Ethnographie du Trocadéro, galerie de Paléontologie et d'Anatomie comparée, musée de l'Homme, musée des Arts et Traditions populaires - quand ce ne sont les nombreux muséums d'Histoire naturelle, les divers musées nationaux français qui se sont succédé depuis le XIX^e siècle et qui traitent d'anthropologie – qu'elle soit biologique et/ou culturelle – ne portent jamais le nom de cette dernière. Il faut aller vers le Canada et le Museum of Anthropology de Vancouver, ou le Mexique et son grand Museo national de Antropologia, par exemple, pour en trouver le mot. Aujourd'hui également le terme « anthropologie » n'est guère plus utilisé : pas dans les nouvelles créations en France comme le musée du quai Branly – Jacques Chirac et le musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée. Ailleurs souvent l'association « homme-nature » reste largement fonctionnelle au sein de muséums naturalistes ; le terme « ethnographie » tend lui à devenir politiquement incorrect. Et les institutions rebaptisées jouent sur des expressions comme musées « du monde » (Weltmuseum de

Vienne), « des civilisations », des « cinq continents », etc. tandis que l'ancien Museum of Man de San Diego vient d'être renommé Museum « of Us ».

Il s'agira de s'interroger sur cette absence du mot « anthropologie » au fronton des musées, mais surtout de questionner le périmètre de ces nombreuses institutions qui présentaient naguère et qui débattent aujourd'hui de l'humain dans toutes ses composantes, biologiques, sociales, culturelles. Et par voie de conséquence l'on pourra s'interroger sur les frontières des disciplines des sciences humaines et sociales face au grand public des visiteurs de ces musées.

10h30-11h Discussion

11h-11h30 Pause

11h30-12h Christelle Patin (CAK), Les jeux de valence entre anthropologie physique et médecine

Dans un courrier adressé à la direction de la faculté de médecine de Paris en 1940, Henri Vallois soutenait avec force les profondes racines médicales de l'Anthropologie physique et tout l'intérêt partagé de cette filiation encore vive. Pour d'autres raisons, ce rapprochement se retrouve dans les débats contemporains relatifs à l'histoire sensible des collections d'anthropologie, ~~alors~~ souvent dénommées d'anatomie humaine, dont la constitution serait issue de collecteurs médecins, secondairement anthropologues. Pourtant, cette association ne va pas de soi. De la transformation en 1835 de la chaire d'anatomie humaine à celle d'histoire naturelle de l'Homme par Flourens aux récentes contestations demandant de débaptiser l'institut bordelais de neurobiologie « Broca », créé en 2017, les relations tissées entre l'Anthropologie et la Médecine relèvent davantage de la rupture épistémologique ou du conflit mémoriel. Il s'agit donc d'interroger dans une perspective diachronique les logiques et enjeux de ce vaste jeu de valences, en termes paradigmatique et de méthodes d'investigation du corps humain mais aussi de fonctionnements institutionnels et de l'enseignement. D'une autre façon, si l'identité de l'Anthropologie du XIX^e siècle s'inscrit dans le paradigme naturaliste, comme le rappelle Claude Blanckaert, que doit cette discipline à la Médecine quant à sa survie institutionnelle ? Ou à son actuelle fragilité ? Dans cette réflexion, un focus sera porté sur le Muséum national d'histoire naturelle de Paris et l'EPHE.

12h-12h30 Ricardo Roque (Universidade de Lisboa), The word 'anthropobiology' and the history of human sciences in twentieth-century Portugal

This paper will explore the changing meanings of the word "anthropology" in twentieth-century Portugal by looking at the intellectual debates and power struggles that accompanied the rise and decline of the colonial science of "anthropobiology" between the 1930s and the 1970s. In the 1930s, the influential Portuguese anthropologist Mendes Correia introduced the term "anthropobiology", to designate an area of anthropological studies concerned with the biological character of human groups. The word gained wider currency in the context of Correia's state-sponsored program for anthropological fieldwork in the Portuguese African and Asian colonies, the so-called 'Colonial Anthropological Missions', some of which distinctly named 'anthropobiological'. In 1954, a research centre named Centre for Overseas Ethnology (CEEU) was created in Lisbon with the purpose of managing and studying the vast ethnographic, linguistic, biological, and archaeological data gathered by the colonial field missions.

Through the Anthropological Missions and the CEEU, the word anthropobiology came to conflate with an all-encompassing vision of 'anthropology' as a raciological knowledge endeavour where physical and cultural, nature and culture, came together under the aegis of an elastic 'race' concept. This vision was challenged from within the political and scientific circles of the regime in the early 1960s. Then, the institutional arrangement of social and human sciences underwent changes in Portugal. The demarcation of boundaries for colonial anthropology, particularly with regard to the realms of biology and culture, was under debate. As a result, the Centre for Overseas Ethnology changed its name to Centre of Anthropobiology in 1962; and a separate Centre of Cultural Anthropology emerged. Thereafter, under the name "anthropobiology" and the title of "anthropobiologists", the former practitioners, institutions, and theories of colonial anthropology were able to survive and occasionally thrive, even beyond the end of the Portuguese colonial empire in 1974. In this paper, I investigate the process of re-naming and re-designing the contents and boundaries of colonial anthropology as anthropobiology in Portugal in the early 1960s. To this purpose I will examine a controversy about different, even opposed, meanings of the word "anthropology" and of its biological/cultural precincts that developed in the inner circles of Portuguese colonial sciences. I hypothesize the word "anthropobiology" became one means to appease these tensions; differentiate biology/culture objects; allocate separate zones of scientific authority; ensure the coexistence of dissimilar anthropologies with minimal political conflict. It facilitated the persistence of an older blend of colonial and racial science; and it paved the way for an alternative social and cultural style of anthropology.

12h30-13h Discussion

Session 4 14h30-16h30 Présidence de session : Antonella Romano (EHES, CAK)

14h30-15h Vincent Debaene (Université de Genève), Ethnographie/Ethnologie/Anthropologie. Retour sur une tripartition lévi-straussienne.

En 1954, Claude Lévi-Strauss donne à l'Unesco un rapport longtemps retardé sur la « Place de l'anthropologie dans les sciences sociales et les problèmes posés par son enseignement » (qui, quatre ans plus tard, deviendra le chapitre XVII d'*Anthropologie structurale*). Il tâche d'éclaircir la confusion à la fois terminologique et disciplinaire qui entoure les termes d'ethnologie, d'anthropologie sociale, d'anthropologie culturelle, de préhistoire, etc. A cette occasion, il constate un accord relativement général sur le sens des termes *ethnographie* et *ethnologie*, la première correspondant « aux premiers stades de la recherche : observation et description, travail sur le terrain (*field-work*) » et la seconde « représentant un premier pas vers [une] synthèse » qui ne peut « se fonder exclusivement sur des connaissances de première main ». Lévi-Strauss propose alors de concevoir l'*anthropologie* comme la « dernière étape de la synthèse », « vis[ant] à une connaissance globale de l'homme, embrassant son sujet dans toute son extension historique et géographique ». L'histoire intellectuelle a souvent interprété ce geste comme un coup de force réussi, imposant l'anthropologie comme discipline souveraine et législatrice, régnant sur l'ensemble des sciences de l'homme : alors même qu'il ne fera plus de terrain et qu'il s'attelle à l'étude des mythes amérindiens sur la base de données collectées par d'autres, Lévi-Strauss est élu en 1960 au Collège de France sur une chaire d'« anthropologie sociale » ; la revue *L'Homme*, lancée un an plus tard, porte pour sous-titre *Revue française d'anthropologie*. Certains

ethnologues rejettent ensuite le terme d'*anthropologie*, refusant l'autorité et l'ambition généralisante qu'il semblait supposer. Pourtant, cette lecture de la tripartition comme une distribution de la connaissance ethnologique en trois « étages » – de l'observation particulière à la théorie générale mais aussi du terrain au cabinet –, néglige le contexte de sa formulation et attribue à l'anthropologie structurale une épistémologie fondée sur la « montée en généralité » qui n'est pas la sienne. Il s'agira donc dans cette communication de revenir aux enjeux institutionnels mais aussi théoriques de cette tripartition au moment de son émergence.

15h-15h30 Isaac Desarthe (Université Paris 1), Françoise Héritier au Collège de France : l'anthropologie entre sciences humaines et sciences de la vie ?

Le 28 novembre 1971, Bernard Halpern, professeur de médecine expérimentale, propose à l'assemblée des professeurs du Collège de France la création d'une chaire d'« anthropologie physique ». L'intitulé de cette chaire ainsi que les contenus du rapport relatif à sa création et de la conférence inaugurale de J. Ruffié prononcée le 7 décembre 1972 traduisent la volonté d'affirmer la complémentarité de l'anthropologie sociale et de l'anthropologie physique, deux disciplines étudiant, selon les mots de Bernard Halpern, « par des voies différentes et complémentaires une même réalité : celle de la structure et de l'évolution des groupes humains ». Dix ans plus tard, Claude Lévi-Strauss réaffirme cette complémentarité dans son rapport présentant la candidature de Françoise Héritier pour occuper la chaire d'étude comparée des sociétés africaines, celui-ci insistant à plusieurs reprises sur l'apport des travaux de la chercheuse pour « les spécialistes de la génétique des populations » en cela qu'ils permettent d'étudier la manière dont les faits culturels « modulent le devenir génétique des populations ». Ainsi, au tournant des années 1980, l'anthropologie au Collège de France apparaît comme un terrain privilégié des dialogues entre sciences humaines et sciences de la vie. Nous proposons dans cette communication de mettre à l'épreuve des pratiques des acteurs ces affirmations réciproques de complémentarité disciplinaire à travers l'étude des sociabilités, des solidarités institutionnelles et des échanges intellectuels de Françoise Héritier avec des représentants des sciences de la vie (généticiens et neuroscientifiques notamment) au Collège de France entre les années 1980 et 2000.

15h30-16h Dylan Simon (EHGO), L'écologie de Jacques Barrau, l'autre nom pour une anthropologie élargie

Dans une série de textes des années 1970, l'anthropologue et naturaliste Jacques Barrau (1925-1997) construit l'ambition d'une anthropologie décentrée qui dépasserait son objet premier, l'*anthropos*, pour embrasser l'ensemble des êtres vivants. Plaidoyer pour une interdisciplinarité en actes face à « une nature qui est historique et une histoire qui est naturelle », Barrau tente de bâtir une « anthropologie végétaliste », éminemment paradoxale, qui intègre différents savoirs et perspectives. Cette anthropologie élargie de la nature – ou cette histoire naturelle rénovée sur de nouveaux fondements – se voulait et se nommait une écologie. Partant, il s'agit de saisir les enjeux de cette interpellation sémantique et théorique, en particulier les implications de cette équivalence entre anthropologie et écologie – à un moment où l'anthropologie sociale tenait le haut du pavé. Comment Barrau questionne-t-il l'unité et la signification de l'anthropologie ? Comment ce geste écologique redessine-t-il les frontières de cette science et le partage des disciplines ? Ce faisant, il s'agit également de réinscrire Barrau dans un ensemble de traditions et de circulations savantes qui rendent possible une telle mise en question. Barrau ne cessera en effet de travailler et de penser à partir d'une multitude de lieux périphériques à l'anthropologie française de la deuxième moitié du xx^e siècle. Docteur ès sciences en 1957, fonctionnaire

international à la Commission du Pacifique Sud, puis professeur invité à l'université de Yale et sous-directeur du laboratoire d'ethnobotanique du Muséum national d'histoire naturelle à partir des années 1960 – ce sont autant de lieux de savoir qui dessinent la cartographie d'une autre anthropologie.

16h-16h30 Discussion

16h30-17h Pause

17.00-19.00 Hommage à Claude Blanckaert

Yann Potin (Archives nationales)

Marc-Antoine Kaeser (Laténium, Université de Neuchâtel)

Marie-Claire Robic (CNRS, EHGO)

François-Xavier Fauvelle (Collège de France)

19 novembre 2022

Session 5 9h-12h30 Présidence de session : N. Schlanger (Ecole des chartes)

9.00-9.30 Élise Demeulenaere (CNRS, CAK), Anthropologie : les contours controversés d'une discipline (1960-2000)

En première analyse, l'anthropologie est une discipline qui se laisse définir par son étymologie : « l'étude de l'Homme ». Pourtant, aussi simple puisse-t-il paraître, ce premier énoncé ouvre une série de questions, dont la première s'impose : L'anthropologie est-elle une et une seule discipline ? De fait les protagonistes contemporains de l'anthropologie jugent souvent utile de préciser vis-à-vis de leurs interlocuteurs qu'ils s'inscrivent soit dans « l'anthropologie biologique et physique », soit dans « l'anthropologie sociale et culturelle », témoignant d'un partage de la production des savoirs entre sciences naturelles et sciences humaines et sociales. En outre, selon les espaces intellectuels et institutionnels, le terme « anthropologie » désignera le tout, et l'une ou l'autre des parties, de ce domaine de savoirs. Il n'en a pas toujours été ainsi. L'anthropologie s'est bien instituée à la fin du XIXe siècle sur le projet d'une étude générale et comparative de l'Homme. Aux Etats-Unis, les cursus universitaires fondés suivant la tradition boasienne sont réputés rassembler 4 « champs » (fields) : *human biology*, *archaeology*, *linguistics*, *cultural anthropology* (Kuper 2001). En France, l'anthropologie pratiquée et enseignée dans la tradition de André Leroi-Gourhan rassemblait « anthropologie, ethnologie, préhistoire ».

Cette contribution propose d'investiguer, à partir d'espaces-temps précis, la façon dont ce partage des savoirs en anthropologie se discute, et finalement s'opère en France. Nous nous focaliserons sur la période 1958-1992, dans laquelle nous avons d'ores et déjà identifié deux jalons qui peuvent constituer des points d'entrée pour l'enquête : 1) la fondation du Laboratoire d' « anthropologie sociale » par Claude Lévi-Strauss, en 1960 (sur le choix du label, voir (Dianteill 2012)) ; 2) le partage en 1992, de la section du Comité national du CNRS intitulée « Anthropologie ; préhistoire, ethnologie » en deux sections - « Hommes et milieux » et « Unité de l'homme et diversité des cultures » - qui acte l'éloignement intellectuel entre anthropobiologistes et anthropologues sociaux et culturels.

Ce ciblage temporel ne nous empêchera pas de nous faire écho de débats plus contemporains, qui se sont par exemple cristallisés autour de la création en 2009 de l'Association Française d'Ethnologie et d'Anthropologie (AFEA), censée fédérer les différentes sociétés savantes existantes (Association Française d'Anthropologie ; Société d'Ethnologie Française) ; ou la réaffirmation en 2015 par la commission 20 du CNU (« Ethnologie, préhistoire, anthropologie biologique ») de son attachement au projet d'une anthropologie générale (Bocquet-Appel, Formoso et Stépanoff 2017).

9.30-10.00 Sébastien Lemerle, (Paris Nanterre, Cresppa) Comment une queue de poisson a-t-elle poussé aux sirènes ? Questions à l'anthropologie cognitive et à l'épidémiologie des idées

Dans les années 1990, l'anthropologue Dan Sperber demande à ses collègues « encore un effort pour être vraiment matérialistes. » (Sperber, 1996) Il estime que les sciences sociales, et en premier lieu l'anthropologie, se sont trop longtemps cantonnées à *l'interprétation* des représentations, c'est à dire à « un travail essentiellement intuitif » dont l'utilisation à des fins scientifiques posent à ses yeux de « sérieux problèmes » (Sperber, 1994). Pour remédier à ce défaut de scientificité, il propose une théorie naturaliste de la culture, fondée sur une approche comparatiste et évolutionniste de la cognition articulée à une approche « épidémiologique » des représentations et de la diffusion culturelle.

S'appuyant sur les travaux de Dan Sperber et de certains de ses collaborateurs et élèves (Sperber et Hirschfeld 1999, Sperber et Hirschfeld, 2007, Claidière et Sperber, 2007, Morin, 2011, Claidière, Scott-Philipps et Sperber, 2014), la communication présentera cette approche naturaliste de la culture sous ses deux versants, d'une part une théorie épidémiologique et darwinienne de la diffusion culturelle et d'autre part la théorie modulariste du fonctionnement de l'esprit qui en constitue le soubassement. Elle le fera à la lumière de l'évolution d'une figure littéraire, artistique et culturelle, la sirène (Faral, 1953 ; Leclercq-Marx, 1997 ; Bettini et Spina, 2010). Cet exemple conduira à identifier quelques questions posées par une telle approche et à en pointer certaines limites.

10h-10h30 Noël Coye (Ministère de la culture, Traces-UMR 5608) Préhistoire moderne et Archéologie nouvelle au regard de l'anthropologie (1950-1980)

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, les préhistoriens français réforment leur discipline dans le but de la constituer en « science », d'en faire une discipline « moderne », d'après les termes que des auteurs comme François Bordes ou André Leroi-Gourhan mettent en avant pour définir et promouvoir leur démarche. Celle-ci engage aussi bien le cadre théorique général que les institutions qui doivent servir de supports à cette mutation. Dans le domaine anglophone, c'est une autre démarche qui est lancée, affirmant avec Lewis Binford que l'archéologie doit être une anthropologie et ouvrant ainsi la perspective d'une *New Archaeology*.

Au-delà du célèbre débat Bordes/Binford sur la nature du Moustérien, une mise en écho de ces deux mouvements de redéfinition de ce que doit être la préhistoire interroge un ensemble de notions et de pratiques, ainsi que leur place dans la construction du savoir : sens donné à l'analogie, utilisation des modèles, rapport entre matériaux d'observation et modèle explicatifs... Plus globalement, les divergences et points de contacts entre ces deux démarches tels qu'ils se manifestent dans les décennies 1950/1970 conduisent à s'interroger sur la place et la nature d'une archéologie préhistorique au regard de l'anthropologie.

10h30-11h Discussion

11h-11h30 Pause

11h30-12h Bronwen Douglas (ANU), Biological Anthropology, Paleogenomics, and Echoes of Race in Oceania

With the dominance of social and cultural anthropology from the early 20th century and the discrediting of racism after World War II, it is easy for anthropologists to forget that through much of the 19th century the term ‘anthropology’ primarily denoted enquiry into the physical and biological constitution of human races. Claude Blankaert has made seminal contributions to elucidating this often occluded history. My paper addresses the resurgence of biological anthropology since 1990, in alliance with the new science of genomics. I consider this novel scientific collaboration in the light of rapidly developing techniques in genomic sequencing of ancient DNA extracted from human bodily remains. The far deeper, often intensely disputed histories of human ancestry, movements, and interactions thus enabled is attracting unprecedented public interest and critique, notably from Indigenous and First Nations people involved in land claims and other crucial aspects of the politics of identity. Some critics are sceptical of conclusions drawn from genomic analysis of aDNA, particularly premature generalization from limited samples and hints of racial essentialism. This paper locates the uneasy alliance of anthropology and paleogenomics within the regional context of Oceania, with critical reference to the largely ignored history of nomenclatures since 1750 – shifting collective nouns, racially inflected terminology, and the essentialized racial categories ‘The Polynesians’ and ‘The Melanesians’.

12h00-12h30 Discussion

Clôture du colloque